

1

Par un des derniers jours de l'hiver, je quittai le Technion deux heures plus tôt que prévu, la gorge m'irritait, je ne me sentais pas vraiment mal, mais la pensée de passer une après-midi pluvieuse avec ma femme m'excitait, aussi me mis-je à tousser ostensiblement, et Davis, le doyen de la faculté d'un ton plutôt paternel, me conseilla rentre chez toi et mets-toi au lit, nous ferons la réunion sans toi, alors je m'exécutai, entrai dans ma vieille Volvo, ignorant l'étudiante qui me suivait l'air frustré – son nom m'échappait, mais son insistance commençait à me gêner ces derniers temps – et cinq heures avaient à peine sonné que je montais déjà les marches de l'appartement rue Hanah Senesh, certain d'y trouver Naomi dans son coin de travail – elle était illustratrice de livres pour enfants – j'ouvris la porte avec cette tension qui ne me quittait pas depuis les deux dernières années, or la maison était vide et sombre, Naomi tu es là, m'inquiétai-je alors, mais il était clair que non, à moins qu'elle ne se fût endormie dans la chambre – elle adore dormir, et à son âge ça lui va si bien. Je me débarrassai de mon manteau lourd et mouillé, la pluie n'avait pas cessé depuis deux jours, elle dormait, c'était sûr, qu'aurait-elle fait sous cette pluie avec ses bras délicats, l'idée de me glisser dans le lit à côté d'elle suscitait en moi une vive émotion, aussi suspendis-je mon vêtement

et entrai-je directement dans la chambre qui était vide et froide, je ne m'inquiétai pas encore, de quoi devais-je m'inquiéter, peut-être était-elle seulement descendue faire des courses, je me déshabillai et entrepris de remplir la baignoire, entrai dans l'eau chaude, mais avant de fermer les yeux, je commis l'erreur d'observer dans le miroir face à moi les petits points rouges qui commençaient à s'accumuler sur ma peau, maigres vaisseaux sanguins éclatés, quelque chose d'héréditaire et laid mais heureusement sans gravité. Je sortis un instant de l'eau pour éteindre la lumière au cas où elle rentrerait et me surprendrait ainsi mais en me rasseyant dans la pénombre, un frisson d'inquiétude traversa tout mon corps, j'avais parlé avec elle au téléphone à onze heures et elle n'avait fait aucune allusion à la moindre sortie, au contraire, avait-elle insisté, peut-être même en exagérant un peu, elle avait beaucoup de travail et la ferme intention de travailler sans relâche jusqu'à ce que je rentre à sept heures ce soir. Alors soudain n'en pouvant plus je sortis de la salle de bains, m'essuyai prestement, et en peignoir me dirigeai vers la cuisine pour me préparer une tasse de thé afin de calmer les chatouillements de ma gorge, mais en remplissant la bouilloire je m'en voulus, pourquoi n'avais-je pas téléphoné pour l'avertir que je rentrerais plus tôt, j'avais ainsi gâché une après-midi en inquiétudes, et pendant que l'eau bouillait, je ne pouvais m'empêcher de trouver bizarre que le chauffage fût éteint, car si elle s'était absentée pour peu de temps, elle l'aurait assurément laissé allumé. L'eau bouillit et je me servis une tasse de thé, me pressai un peu de citron et allai m'asseoir dans la salle à manger face à l'immense baie vitrée qui donnait

sur la mer agitée, le vent balayait la terrasse et je survolai le journal, louchant en direction de la porte d'entrée quand au bout d'un moment j'entendis des pas dans la cage d'escalier. Je m'empressai vers la porte, ma tasse à la main, quelques gouttes bouillantes giclèrent sur mon poignet et ne firent qu'accroître mon inquiétude, mais ce n'était que la voisine d'en face avec sa légère claudication qui d'un plat bonjour me salua et me demanda si j'étais malade tant j'étais pâle. Elle se collait à moi au point que je fus forcé de reculer contre le mur – elle était de ces gens qui aiment se coller à vous quand ils vous parlent, Naomi l'imitait à merveille, c'était d'ailleurs devenu un jeu entre nous, tout en parlant elle se mettait à boitiller vers moi, j'aimais surtout le moment où elle venait se coller contre moi ce qui parfois dégénérait en caresses – mais à présent, plaqué contre le mur, lorsque je lui demandai sans détours si, par hasard, elle n'avait pas vu Naomi, elle me renvoya un regard étrange, c'est du moins ce qu'il me sembla, me répondant qu'à midi elle l'avait croisée dans les escaliers. Mais que s'est-il passé? rien lui dis-je, c'est simplement toute cette pluie et je m'en retournai à mon fauteuil. Quelques minutes plus tard, je décidai de me mettre au lit pour passer le temps et tentai de m'assoupir quand l'idée me traversa alors qu'il lui était peut-être arrivé quelque chose et que je n'avais pas le droit d'agir ainsi, comme si j'étais seul au monde, mais qu'aurait-il pu lui arriver, ces tourments allaient finir par m'achever, et je restai allongé les yeux tremblants, tentant de balayer ces mauvaises pensées qui revenaient en sautillant comme des puces, aussi retournai-je au salon quand le téléphone se mit à sonner, c'était ma mère qui

était rentrée du Sinaï, j'avais complètement oublié qu'elle y était allée. C'était peut-être, me dit-elle, le bon endroit pour elle, elle en avait assez de Haïfa, le calme et l'air sec lui avaient fait grand bien, mais impatient je souhaitais abréger, je voulais qu'elle me rassure, aussi comme si de rien n'était lui expliquai-je que, revenu plus tôt du Technion je n'avais pas trouvé Naomi à la maison et que je m'inquiétais un peu. Ma mère alors se fâcha et me répondit qu'il y avait quantité d'explications possibles, qu'advierait-il lorsqu'il arriverait quelque chose de vraiment grave, comment peut-on passer une existence ainsi, à quarante-huit ans mes hystéries commençaient à suffire, comment Naomi pouvait-elle me supporter, mieux valait que j'achève le livre qui aurait dû sortir depuis longtemps déjà – à l'automne dernier j'avais participé à un colloque en Sicile sur l'éruption X et m'étais engagé à en rédiger les actes augmentés d'une introduction et d'une conclusion – et à présent ma mère en rajoutait, je n'allais tout de même pas l'embêter à peine rentrée, un être humain devait apprendre à souffrir en silence sans gêner les autres. Il n'était pourtant pas nécessaire qu'elle me dise cela, car ces deux dernières années, j'avais appris à garder toutes ces angoisses pour moi et à ne pas les faire peser sur Naomi, j'ai toujours veillé à la préserver, ne lui ai jamais imposé quoi que ce soit, bien au contraire, ce n'est qu'avec délicatesse que j'ai organisé son existence dans notre foyer, lui ai aménagé un coin de travail avec une fenêtre face à la mer pour qu'elle aime sa maison et ne veuille pas en sortir. Naomi, en fille assez introvertie, du moins c'est ce que je pensais, trouvait de la sérénité à demeurer chez elle, et excepté trois fois par

semaine où elle allait enseigner le dessin dans une école, c'est à peine si elle sortait, et c'est seulement à ma mère à qui je n'ai jamais rien caché que je faisais part de mes inquiétudes, qu'y faire, c'est dans ma nature, et à présent j'étais vraiment inquiet, même si à ses yeux cela paraissait insensé. Peut-être est-elle allée voir une amie, suggéra ma mère à bout d'arguments, mais Naomi n'en avait guère à Haïfa, et au fond de moi je me réjouissais, les amies sont une chose déstabilisante et subversive, il y avait bien Noam, son ami homo, mais il était à l'étranger. Elle ne s'est rendue chez aucune amie, dis-je d'un ton exaspéré, ce à quoi ma mère ne trouva rien d'autre à dire que, les êtres angoissés devaient vivre seuls et en tout cas certainement pas avec une poupée de vingt-cinq ans. Je raccrochai et retournai m'asseoir face à la mer, regardant l'heure, bien que je susse parfaitement qu'il était déjà six heures, la mer peu à peu se laissait engloutir par la nuit, où avait-elle bien pu aller avec toute cette pluie sur les routes – je pris alors un demi-valium jaune, et avalai quelques instants après la seconde moitié, une demi-heure plus tard, le médicament se dissolvait dans mon sang, diffusant en moi un calme illusoire, il m'était à présent possible au moins de penser sereinement, mais à quoi donc penser, tant de visions d'horreur envahissaient mon esprit, Naomi était écrasée quelque part sur une route, peut-être était-ce le moment de téléphoner à la police, alors à nouveau j'appelai ma mère pour lui dire que j'étais incapable de me prendre en mains. Cette fois cependant elle ne me blâma pas, me demandant seulement de rester raisonnable. Comment Naomi pouvait-elle savoir que j'étais rentré plus tôt, à sept heures elle arriverait

sûrement ou elle allait téléphoner et tout serait alors évident comme toujours dès lors que les choses trouvent une explication. Mais tu la vois en voiture sous cette pluie ? insistai-je d'une voix désarmante. Je connaissais Naomi avant toi, rétorqua-t-elle, elle adore la pluie – Naomi avait travaillé chez elle comme aide ménagère durant ses études et c'est ainsi que je l'avais connue un peu plus de deux ans auparavant – prends un petit verre de cognac et détends-toi, ajouta-t-elle de ce ton lapidaire qui parvenait toujours à vider les choses de leur complexité pour les réduire en balivernes, comme si rien finalement n'était digne d'intérêt, et cette fois c'est elle qui raccrocha. Je me versai un verre de cognac, mais me rappelai aussitôt avoir pris un valium et me demandai si l'alcool était compatible, aussi recomposai-je machinalement le numéro de ma mère, plutôt pour tuer le temps d'ailleurs, et avec ce qui lui restait de patience, après m'avoir répondu qu'il n'était pas question que je touche au cognac après un valium, elle ajouta que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des pressentiments ne se réalisaient pas, mais qu'en était-il du un pour cent restant, insistai-je, cela devait bien tomber sur quelqu'un, et pourquoi pas sur moi... voilà que j'étais désormais convaincu que quelque chose de terrible était arrivé, aussi me ravisai-je et je décidai de remettre de l'ordre dans mon esprit, cette conversation avec ma mère ne menait à rien et après lui avoir dit au revoir je raccrochai. J'inspirai trois fois profondément et me forçai à croire ce qu'elle m'avait dit, comment Naomi pouvait-elle savoir que j'étais à la maison, et dans cette vague d'espoir que je m'insufflai me revint à l'esprit que nous avions découvert une fuite dans le radiateur de sa Coccinelle,

voilà! elle était tout simplement allée chez le garagiste faire réparer sa voiture, j'avais pensé à tout sauf à ça, Naomi ne néglige jamais ce genre de chose. Je regrettai le valium que j'avais avalé inutilement, à présent j'eusse bien bu un petit cognac en écoutant de la musique, dehors il faisait nuit noire à présent, sans étoiles ni lune, seuls d'épais nuages étaient suspendus au-dessus des toits, mais Naomi était une conductrice prudente, il n'y avait vraiment pas matière à devenir hystérique, alors je me calmai, mis dans la chaîne la symphonie en ré mineur de César Franck, courus vers le canapé pour avoir le temps de m'asseoir et de fermer les yeux afin d'être prêt pour l'ouverture qui m'avait fait acheter le disque. En vérité la musique ne m'intéresse pas, je ne l'apprécie que pour l'émotion qu'elle procure, et de fait je ne m'intéresse à rien en dehors de Naomi, même l'astrophysique a cessé de me passionner ces derniers temps, je me contente du strict minimum, n'ai de toute façon plus rien à prouver, cela fait deux ans que je n'ai pas eu la moindre publication dans quelque revue de renom, je n'ai travaillé que sur mon livre que j'ai rédigé sans enthousiasme, et si je le pouvais, je m'arrêteraïs de travailler pour rester à ses côtés à la maison, mais je suis conscient qu'il m'est interdit de lui peser, je gère nos relations avec une maturité circonspecte et calculée, essayant de retarder le moment où se brisera mon aura de professeur respecté pour dévoiler l'image du pseudo-intellectuel vieillissant doté d'une inclination naturelle pour l'introspection morbide. Tous ces efforts m'épuisent et ce n'est qu'auprès de ma mère que je peux en quelque sorte lever le masque et souffler un peu grâce à sa sollicitude. Je n'ai pas vraiment

d'amis en dehors d'Anton avec qui je ne me suis pas entretenu depuis longtemps de mes états d'âme, et maintenant, alors que la musique résonne, je n'écoute pas réellement mais me prépare à demeurer assis lorsque Naomi rentrera, comme si j'étais plongé dans des univers parallèles où la musique m'aurait transporté. Dans mon propre monde, les notes de l'ouverture déchirent le silence, sombres et solennelles, je renverse la tête en arrière et l'espace d'un instant disparaît dans un lieu affranchi de toute pensée ou presque. Il existe donc bien une possibilité de souffler me dis-je, pourtant lorsque j'écoute de la musique avec Naomi pas un instant je ne trouve le repos, j'essaie d'épier ses pensées, les mots éveillent en moi des mondes intérieurs qu'elle vient peupler, son visage est avec moi mais ses yeux parfois se dérobent, comment savoir où elle se trouve, je suis alors tendu et inquiet, mais je ne demande rien, ainsi à présent, par exemple, je m'empêche de sombrer dans le courant de quelque vaine divagation – au fil de cet amour fou, j'essaie de me préparer à l'instant où elle me quittera, où je resterai seul confronté avec moi-même. Lorsque j'annonçai à ma mère que j'allais épouser Naomi, elle me souhaita bonne chance. Bien peu ont le talent de voir la réalité avec clairvoyance et de s'y confronter, mais toi, mon chéri, c'est autre chose, alors bonne chance m'avait-elle dit. Mais n'ai-je point vécu avant d'avoir rencontré Naomi et probablement continuerai-je de vivre après qu'elle m'aura quitté, si seulement je m'y entraîne, comme par exemple maintenant, alors que je suis seul et que je n'ai rien d'autre à faire que de l'attendre. Mais quelle idée de penser qu'elle me quittera, nous avons

vécu deux merveilleuses années ensemble, il est vrai que j'ai dû investir beaucoup pour cela, et j'en récolte chaque jour les fruits, elle a besoin de moi, n'a personne en dehors de moi, sa mère est morte quand elle était petite, son père avait déjà disparu, elle ne m'a jamais donné de détails, et là encore je n'ai pas voulu insister, je sais seulement qu'elle atterrit dans de nombreuses et éphémères maisons avant que je ne lui eusse organisé celle-ci. Elle est heureuse, et pour certains, le bonheur se trouve dans la sérénité plutôt que dans les débordements de rires, Naomi n'est pas du genre à fondre en larmes, pas plus qu'à s'esclaffer comme une baleine, c'est du moins ce que je pensais, même si ma mère prétend qu'il n'existe pas au monde de gens incapables de rire, tout dépend de qui se charge de te faire rire, alors bonne chance m'avait-elle dit. On ne peut pas dire qu'elle n'éprouvait guère de sympathie pour Naomi, bien sûr elle était ravie de me voir profiter de la vie, mais comme toute mère, elle était incapable de ne pas envisager la fin – Naomi a vingt-cinq ans, elle est très belle, possède la sagesse et la maturité des orphelins, et elle, à soixante-quatorze ans, avec sa clairvoyance, que pouvait-elle me souhaiter d'autre que bonne chance ! Elle n'avait jamais aimé mon père, fût-ce un seul jour. Jeune réfugiée perdue de Berlin, elle était tombée par hasard sur lui, il avait le teint hâlé par le soleil et la nationalité américaine, n'avait rien de ces pâles Berlinoises qui l'avaient attachée à un arbre, l'obligeant à demeurer cinq heures les mains levées – elle, qui désirait tant rejoindre l'organisation de jeunesse du parti nazi et qui n'avait pas été acceptée parce qu'elle était à son corps défendant juive, avait trouvé dans mon père l'exact

opposé quoique peu enthousiasmant d'elle-même, incapable alors de songer à l'amour, privilège des temps de paix. Elle l'épousait deux semaines plus tard s'imaginant déjà s'envoler pour l'Amérique en disant merde au monde, mais mon père, épouvantablement naïf et loin d'imaginer quoi que ce soit, lui avait annoncé fièrement quelques jours après le mariage qu'il avait renoncé à sa nationalité américaine car il avait décidé de s'investir activement dans le sionisme. Ma mère comprenant qu'elle allait rester coincée là avec cet homme exalté, que le quitter ne rapporterait rien – il était un bon parti avec une maison et un salaire, elle, après tout, n'était qu'une rescapée à la beauté éphémère – décida alors de rester avec lui, se contentant d'espérer qu'il mourût prématurément avant elle. Tout cela, elle me le raconta ces dernières années avant que je ne fasse la connaissance de Naomi, probablement afin d'accélérer ma maturité, pour que je ne sois ni trop tendre ni trop fragile dans mes relations avec les femmes, car l'existence est par nature dissolue et il faut s'y résoudre... entre-temps le disque vient de s'arrêter, je le remplace par Tom Waits, Naomi serait contente, elle avait apporté avec elle *Blake Rider* et avait cherché à me faire apprécier sa voix plaintive distordue et rauque, j'avais selon elle besoin d'un dépoussiérage urgent sur le plan musical, car un homme qui n'écoute que de la musique classique finit par se fossiliser. Je me rassois, concentré sur les mots *Take off your skin and dance around in your bones*, ma pensée se perd, ne désirant qu'une chose, qu'elle rentre enfin, le valium m'a calmé, je me sens ramolli, groggy, agréablement même, à cause de la faim aussi certainement, peut-être l'emmènerai-je

dîner puis nous irons au cinéma, il faudra vérifier ce qui se donne à la cinémathèque, même si je n'aime guère m'y rendre avec elle, les jeunes en tongs risqueraient de l'émoustiller, mais elle, en revanche, adore y aller, à cause des vieux films, en compagnie parfois de Noam qui m'amuse moi aussi mais à petites doses, quand subitement une pensée jaillit dans mon esprit, quel garagiste ? Le garage ferme à quatre heures... quel garagiste ? Nerveusement, je compose le numéro, plutôt machinalement, mais bien sûr il n'y a personne, en une seconde une nausée vient remplacer la faim, il a dû se passer quelque chose de terrible, il faut que je fasse quelque chose, surtout ne pas téléphoner à ma mère car cela ne sert à rien, à Anton peut-être, il travaille à la police judiciaire, il saura quoi faire... Je compose le numéro de son bureau – il y est à toute heure de la journée – et confronté à son oui autoritaire, me force à demander d'abord de ses nouvelles, mais Anton me connaît par cœur, nous jouions dans les marécages autour de Wadi Nis-Nas, chaque hiver nous partions conquérir la petite île qui s'y dressait. Anton a un an de plus que moi, petit, costaud, il a une patience de Bédouin, j'admiraits son sens pratique, tous les deux, avec méthode, presque sans mot dire, nous nous frayions un chemin jusqu'à l'île avec des pierres et des planches pour y hisser un drapeau jaune car il refusait celui d'Israël. À présent, percevant mon angoisse derrière cet appel apparemment fortuit, il me demande comment ça va, je suis inquiet dis-je, Naomi a disparu, depuis quand me demande-t-il, sur le coup me sentant bête et néanmoins rasséréiné je lui réponds que je ne faisais que plaisanter, lui redemande comment il va, il faut qu'on se voie

dis-je, alors nous convenons d'un déjeuner pour le lendemain au bistrot du tribunal, puis je raccroche et recommence à m'inquiéter quand à sept heures moins cinq Naomi ouvre la porte, elle est trempée et sérieuse, me trouve plongé dans Tom Waits, elle paraît ailleurs car elle s'arrête un instant surprise, que fais-tu là à cette heure? me demande-t-elle avec un reproche dissimulé dans la voix, je me lève alors du canapé, lui souris et compatis affectueusement, tu es trempée, quelle pluie n'est-ce pas, et elle, soudain confuse, apparemment du moins, s'inquiète, tu es malade? Puis elle retire son manteau, secoue sa chevelure courte et blonde, sauvage et ruisselante, tout à mon soulagement je ne la regarde pas encore, elle s'approche de moi, m'embrasse, elle non plus ne me regarde pas franchement, puis elle me redemande si je suis malade, pas vraiment lui dis-je, j'ai un peu mal à la gorge, je ne lui demande pas d'où elle vient, une légère tension s'instaure dans la pièce qu'il m'est impératif de dissiper, aussi fais-je à nouveau allusion à la pluie et lui raconte que moi-même j'ai reçu une saucée en revenant du Technion, je lui suggère de prendre un bain chaud, espérant qu'elle me proposera de la rejoindre – les premiers mois, nous en prenions à la lumière d'une bougie, nous regardant l'un l'autre le regard fiévreux – mais elle se contente d'acquiescer, un bain serait une bonne idée en effet, dit-elle avant d'ajouter en entrant dans la chambre qu'il est dommage que je ne lui aie pas téléphoné pour l'avertir que je rentrerai plus tôt. De là où je me trouve, je peux la voir circuler dans la chambre, elle ne me regarde pas, je l'observe se déshabiller prestement, je suis attiré par ses épaules rondes d'où s'étirent ses bras graciles qui, je ne

sais pourquoi, m'excitent tout particulièrement... en revenant dans sa nudité libérée et satisfaite, elle croise mon regard, je lui souris et lui demande si elle a envie d'aller au cinéma ou au restaurant, je m'exprime d'un ton badin comme si elle ne se trouvait pas là devant moi avec son corps resplendissant qui, l'espace d'un instant, me semble irréel. Après un hochement de tête énigmatique elle entre dans la baignoire, j'entends le clapotement de l'eau sur son corps, le besoin de la rejoindre engourdit mes pensées, et une seconde plus tard, n'y tenant plus, je fais irruption, et sans la regarder ouvre mon placard, lui dis que je cherche l'aspirine, j'ai voulu que chacun de nous ait sa propre étagère, même si Naomi ne fouille jamais dans mes affaires – elle n'est pas du genre à farfouiller, mais il n'est pas nécessaire qu'elle connaisse le dialogue que j'entretiens avec mes tranquillisants et encore moins l'existence de la boîte dans le sachet en plastique que j'y ai cachée. Il y a quelques années, j'avais demandé dans une pharmacie trois boîtes d'aspirine et par erreur on m'avait donné trois boîtes de neuroleptiques... je ne voyais pas vraiment de quoi il s'agissait, je compris seulement que c'était une espèce de calmant, et sans savoir pourquoi je n'informai pas alors le pharmacien de son erreur, le remerciai et sortis avec les cachets qui étaient, Anton me l'apprit plus tard, de véritables bombes que l'on prescrivait aux drogués afin de calmer l'effet de manque, et depuis ils attendent cachés au fond de l'étagère sans savoir quand ils serviront. Pour le moment occupé activement à chercher l'aspirine, je la lorgne dans le miroir, elle a les yeux clos, de fines gouttelettes de sueur brillent sur sa lèvre supérieure figée dans

un fin sourire énigmatique, mon angoisse me reprend, ses joues sont roses – à cause de l'eau chaude, me dis-je, et je crois distinguer sur son visage une certaine satisfaction dont je me sens exclu, je claque alors la porte de l'étagère, elle ouvre les yeux et s'empresse de revenir à moi, son sourire s'efface, et un autre, familier, le remplace. Alors on va au cinéma ou au restaurant, dis-je, d'accord répond-elle, et je comprends qu'elle est vraiment ailleurs, je cherche à ajouter quelque chose qui puisse diluer cette tension indéfinie qui nous sépare, le besoin de tout savoir ne m'a pas encore envahi, j'espère seulement que nous n'irons nulle part, mais elle sort à présent de la baignoire et me réclame une serviette, l'espace d'un instant je ne me souviens plus où elles se trouvent, aucune importance me dit-elle en se dirigeant vers le placard sous le lavabo, son corps scintille de gouttes d'eau. Toujours aussi oppressé je ne peux soutenir ce spectacle, il y a parfois des visions tellement chargées d'émotion qu'elles vous font détourner le regard. Avec ce temps mieux vaut rester à la maison tranche-t-elle, revenue totalement à moi dès l'instant où elle est sortie de la baignoire, et de sa douce autorité elle m'enjoint d'entrer immédiatement dans le lit afin qu'elle puisse s'occuper de moi et de mon rhume, ses joues sont encore roses sous l'effet d'une allégresse qu'elle tâche, va savoir pourquoi, de dissimuler, ce qui n'est pas pour arranger mon état, alors je me glisse sous les draps, attends le thé qu'elle me prépare, écoutant chaque bruit en provenance de la cuisine, il me semble qu'elle chantonne pour elle-même mais je n'en suis pas certain – la tempête, dehors, étouffe les sons, et il me faut soudain absolument savoir à présent si elle chante en

effet pour elle-même, ça ne lui arrive jamais. Je saute du lit et file dans la cuisine, elle est face à la fenêtre et observe l'ancre obscur de la nuit, sa main caresse ses sombres cheveux mouillés plus vraiment blonds à présent, debout elle se chantonne Tom Waits, *I'll shoot the moon right out of the sky for you, baby*, mon cœur se serre, non de la voir chanter pour elle-même mais à cause de sa posture rêveuse qui ne m'appartient pas. Le téléphone sonne et je me précipite vers mon lit pour soulever le combiné, c'est ma mère qui me demande si l'objet perdu a finalement été retrouvé quand Naomi entre avec le thé, je réponds que tout va bien, ça n'a pas l'air, me coupe-t-elle, qu'as-tu découvert encore, rien dis-je en racrochant. À son ton j'ai décelé sa fine ironie qui toujours chez moi fait mouche, j'explique à Naomi que c'était ma mère, qu'il est dommage qu'elle ne soit pas restée au Sinaï, que voulait-elle, me demande-t-elle, je lui réponds rien, d'une voix criarde et agacée. Naomi me regarde surprise, et je perçois chez elle et non pour la première fois un trait d'impatience. Un amer souvenir d'enfance soudain resurgit – les nuits d'hiver, remonté contre ma mère, je me débarrassais de ma couverture sans qu'elle le sache et restais ainsi tremblant de froid et de colère, les bruits sauvages de sa chambre résonnent encore à mes oreilles – je tire à présent la couverture jusqu'en haut et Naomi, pensant que le rhume m'a endormi pose le thé près de moi et sort discrètement, c'est du moins ce qu'il me semble. Un homme malade est tel un créancier qui cherche à récupérer son argent, même si moi-même je me réjouis lorsqu'elle est malade, ce sont mes meilleurs moments... Un jour qu'on lui avait arraché une dent, elle

avait la joue enflée, le visage déformé et je ne cessai de la regarder, compatissant avec bonheur à sa difformité, ce souvenir me fait pousser un soupir d'aise incontrôlé qui la fait revenir dans la chambre, que se passe-t-il, Ilan, me demande-t-elle avec une inquiétude non feinte qui m'encourage, il faut que je couche avec elle tout de suite... je lui fais une place près de moi et l'attire délicatement, priant intérieurement qu'elle ne se refuse pas, tout en me préparant à cette éventualité au cas où je sentirai fût-ce une once de résistance, alors je la laisserai, c'est ainsi que j'agis depuis deux ans. Mais loin de se dérober au contraire, elle rejette la tête en arrière, ses yeux divaguent dans une étrange ivresse qui m'est inconnue, une autre musique ici se joue, ses mouvements sont lents et longs, gagnés par un plaisir lourd, elle me chuchote des mots que je ne comprends pas et que j'aimerais ardemment saisir, mais ce n'est pas le moment, je suis tendu, muet, et quelques minutes plus tard peu m'importe de savoir ce qu'elle a voulu dire, car entre mes bras elle s'abandonne, ma tête se vide, elle est étendue les bras déployés sur les côtés, les yeux fermés, un sourire sur les lèvres semblable à celui que j'avais surpris dans la baignoire. Je m'abandonne en elle avant que la tourmente se calme, seuls le vent et la pluie persistent à se déchaîner contre la fenêtre, je l'étreins, elle se love au creux de moi, son front contre ma joue, et conforté par la chaleur qui afflue désormais en moi, je m'autorise à lui avouer franchement le bonheur qu'elle me procure. Lorsque je lui demande si tout cela ne lui pèse pas trop, je m'aperçois qu'elle est plongée dans le sommeil du juste. J'essuie l'humiliation et me contente de ce qu'elle m'a donné, au moins n'ai-je pas été

découvert dans la faiblesse de mon amour. Dans son sommeil je l'entends murmurer quelque chose, je la regarde, songeur, c'était bien de l'amour, je n'en ai pas le moindre doute, je reconstitue les derniers instants, après qu'elle est venue s'asseoir près de moi dans le lit, j'isole chaque détail, ce qui a le don de m'exciter à nouveau, alors, tendu, je me masturbe en silence, pour ne pas la réveiller, j'ai la mémoire qui flanche, les détails s'estompent, seul subsiste un prégnant mélange d'images abstraites, et j'éjacule, mais dans mon plaisir vient s'insinuer une dissonance, le vent redouble, une fraîche vague de pluie fouette la fenêtre qui s'ouvre brusquement, je me lève pour la refermer, les embruns m'éclaboussent, Naomi bouge dans son sommeil, elle est à présent couchée sur le dos, la bouche entrouverte comme pour manifester son étonnement, et le son discordant s'accroît dans ma tête, je reste debout près du lit à la regarder, et ce n'est qu'un moment plus tard que je me demande qui sont les maîtres de cette tempête à laquelle j'ai participé malgré moi, car je ne doute pas maintenant avoir eu les reliefs d'un festin servi autre part... Je reviens au lit, m'obligeant à compter des moutons, technique éprouvée pour apaiser l'esprit, mon corps cède peu à peu à la fatigue et ma tête se vide jusqu'à ce que finalement je parvienne à m'endormir.